

De quelques-uns des problèmes qui se posent à la croisée des chemins

par C. FREINET

Le thème : *l'Education à la croisée des chemins*, était extraordinairement vaste. Nous n'avions nullement l'illusion, en l'abordant, que nous allions d'emblée, découvrir des solutions. A cette croisée des chemins, nous devons d'abord jeter un coup d'œil impartial sur le passé et essayer ensuite de démêler les pistes possibles pour l'action à venir.

C'est ce travail que nous ont permis, partiellement du moins, les réponses à nos questionnaires ainsi que les confrontations d'idées et d'opinions que seul un Congrès comme le nôtre peut autoriser.

Il fut des périodes, dans l'histoire de la pédagogie, où quelques questions seulement se posaient aux éducateurs. L'édifice semblait solide. On pouvait alors travailler en paix dans une aile, ou même revoir les fondations. Nous nous trouvons aujourd'hui devant un immeuble lézardé et branlant, dont on a entrepris d'ailleurs la réforme et la radicale réfection. Et il faut faire vite parce que la foule se presse à nos portes, et qu'il faut pourtant couvrir l'édifice où l'on doit coûte que coûte accueillir les usagers. Alors, tous les problèmes se posent à la fois avec une égale urgence, en une complexité qui risque parfois de nous dérouter et qu'il nous faut pourtant essayer d'analyser et d'affronter.

Nous ne ferons pas ici un compte-rendu détaillé des réponses aux questionnaires ni de nos discussions au Congrès. Ces documents sont réservés de préférence à notre revue *l'Educateur* où l'on trouvera notamment, établi par M. Meric, secrétaire général de l'O.C.C.E., une synthèse des nombreuses réponses reçues par l'Office des Coopératives.

Nous abordons tout de suite ici l'examen de quelques-uns des problèmes majeurs dont il nous faut prendre d'abord une nette conscience, pour présenter ensuite des solutions expérimentales.



Que nos techniques soient une étonnante réussite, nul ne le conteste parmi ceux qui ont eu l'occasion d'en constater expérimentalement les résultats, ou qui ont pu apprécier les œuvres de nos enfants comme ils admirent les réalisations éminentes des adultes inventeurs, techniciens, poètes ou artistes.

Qu'il n'y ait guère d'autre réalisation constructive dans le complexe pédagogique contemporain, c'est hélas ! dirons-nous, tout aussi indéniable. Nous n'avons pas, en effet, à nous réjouir de cet état de fait. Au moment où la technique déborde d'inventions de toutes sortes, où des brevets de valeur sont pris tous les jours par des chercheurs qui ont conscience que tout reste encore à découvrir; alors que les revues techniques, les magasins de jouets et des Uniprix sont sans cesse à l'affût de nouveautés, l'éducation seule semble définitivement réfractaire à cet impétueux besoin de vie qui entraîne le monde hors de son orbite, jusqu'à la stratosphère.

Dans notre allocution d'ouverture au Congrès de Saint-Etienne, nous notions, pour appuyer cette affirmation, ce fait ahurissant :

Le Bureau International de Genève a publié sa *Bibliographie Pédagogique* Annuelle pour 1959. 650 livres d'éducation y sont recensés, en toutes langues.

Nous avons compté :

- 285 livres publiés dans les pays anglo-saxons ;
- 73 pour l'Allemagne ;
- 50 pour l'Italie ;
- et seulement 21 pour la France (3 % de la production internationale).

C'est là un signe grave de la place réduite qu'occupe actuellement l'Education dans les soucis divers de notre pays.



Alors que tout se transforme autour de nous et à un rythme étourdissant — nous ne le répèterons jamais assez — ; alors que la plus pauvre cuisine de village s'éclaire à l'électricité et fait la cuisine au butagaz ; tandis que la vogue des motoculteurs a gagné définitivement les campagnards les plus reculés, l'éducation en général, et l'Ecole en particulier, sont restées ce qu'elles étaient il y a cinquante ans.

A peine a-t-on repeint les façades et les murs des classes, remplacé les anciennes tables par des nouvelles qui n'en restent pas moins tables scolaires ; ajouté des couleurs aux manuels. Mais les outils et les techniques de travail sont dans leur principe et dans leur esprit ce qu'ils étaient au début du siècle, comme une industrie qui en serait encore au rudimentaire artisanat.

On dit volontiers que nous exagérons quand nous portons de si graves accusations. Et ce sont les éducateurs eux-mêmes qui s'émeuvent le plus, comme s'ils n'étaient plus sensibles au vulgaire bon sens que nous invoquons.

Comment un tel décalage a-t-il pu se produire ? Pourquoi cette anomalie — unique dans l'histoire du monde contemporain — a-t-elle pu résister victorieusement à la vogue du renouveau ? Pourquoi avons-nous si peu de chercheurs pédagogiques, comme si nous n'avions plus rien à découvrir dans ce domaine ? Pourquoi édite-t-on si peu de livres et de revues d'éducation, ce qui veut dire que cet article ne se vend pas et que les rares novateurs ont beaucoup de vertus à ne pas être découragé définitivement.

Telles sont les questions que nous nous posons et que nous poserons à tous ceux — éducateurs, parents d'élèves, pouvoirs publics — qui sont théoriquement intéressés à une sage solution de ces problèmes.

Car enfin n'est-il pas extraordinairement déconcertant de voir que l'instituteur qui est si attentif aux progrès de l'automobile dont il est client, ou aux inventions de pêche ou de chasse, s'il en est amateur, s'en tienne paradoxalement à l'immuable tradition pour ce qui concerne son métier ? Et comment, l'institutrice mère de famille qui suit la mode, et s'équipe au dernier cri de l'Art ménager n'oserait pas remplacer dans sa classe la plume métallique par le Bic qu'elle emploie exclusivement hors de l'Ecole ? Et par quelle aberration les parents d'élèves eux-mêmes — tous les parents d'élèves, depuis le paysan du haut village des Alpes qui achète une faucheuse mécanique, jusqu'au savant électronicien, comment se fait-il que tous acceptent, comme si c'était naturel, normal et indispensable, de couler leurs enfants — les réalisateurs de demain — dans les moules stériles du passé ?

D'où pourrait donc venir cette mystification généralisée qui est un des plus graves obstacles aux progrès culturels de notre époque cruciale ?

L'éducation doit-elle être axée sur le passé ou sur l'avenir ?

Est-il même raisonnable de se poser semblable question.

Quand la régie Renault se rend compte, à la baisse, ou au risque de baisse de ses modèles, qu'il lui faut moderniser sa production pour satisfaire sa clientèle, elle ne pense pas, en préparant ses prototypes et ses chaînes aux réalisations qui étaient le succès de 1955 mais qui n'ont plus la cote. Elle crée du nouveau, selon les besoins non pas d'aujourd'hui mais de demain.

Les fournisseurs de motoculteurs ne s'attardent pas davantage au passé ; ils fabriquent pour les années à venir. Et les magasins de jouets renouvellent périodiquement leurs devantures où les oscars trônent aux places d'honneur.

Pourquoi l'entreprise Education échapperait-elle à la loi commune qui condamne à la ferraille les coucous vieux de cinq ans et les pratiques sans rentabilité ?

Les scolastiques ne l'entendent pas ainsi. Pour sauvegarder les traditions dont ils bénéficient, ils vous expliqueront qu'on ne forme pas un esprit comme on construit une automobile ; que c'est justement dans les enseignements du passé que nous devons aller chercher les éléments et les exemples pour les constructions à venir, et que l'éducation et la culture sont indépendants du temps et du milieu, éternels et universels. Et c'est pourquoi l'enseignement du latin et du grec en a été si longtemps la base.

Un tel enseignement était peut-être logique au temps où, il y a cinquante ans et plus, l'Ecole secondaire formait presque exclusivement les cadres de la nation dont la seule spécialité était justement de parler au nom de cette culture générale et impersonnelle, détachée du milieu et du travail. Et c'est une question que nous voudrions bien voir mettre en discussion ici, avec nos amis secondaires :

Pensez-vous que la culture d'aujourd'hui et de demain puisse être exclusivement scolastique, c'est-à-dire créée sur le seul milieu école, ou qu'au contraire tout en tenant compte de spécialisations nécessaires, elle doive se replacer automatiquement dans le milieu social et technique qui la conditionne ?

Dans le premier cas, les techniques de l'Ecole traditionnelle devraient être maintenues, avec toutes les conséquences que cela comporte.

Dans le cas contraire, une modernisation s'impose. Je crois que le bon sens et l'expérience plaident pour cette deuxième solution.



Ces réserves méritent d'être examinées pour les cas de préparation d'une catégorie d'élèves à des fonctions elles-mêmes scolastiques, ou conditionnées par la scolastique. Encore y aurait-il lieu de considérer si cet état de fait ne contribue pas dangereusement au vieillissement de notre Université, à sa démission devant les problèmes qui se posent à elle.

Mais pour la masse des élèves qui, pour diverses raisons, ne feront pas métier dans la scolastique, la question vaut d'être étudiée de toute urgence car il est manifeste aujourd'hui que l'Ecole telle qu'elle fonctionne ne les prépare pas à la vie, qu'elle ne remplit donc pas sa fonction et qu'il faut en revoir très profondément les mécanismes.

Nous savons que les éducateurs ne sont pas encore très sensibles à nos démonstrations. Ils se rendent compte, à tous les degrés, que cela ne va pas. Mais ils espèrent toujours que les remèdes d'autrefois pourront encore guérir le mal.

C'est hors du milieu scolaire qu'il nous faut chercher compréhension logique et appui. Nous avons déjà signalé la chose à propos du Colloque de Sèvres dont nous avons rendu compte et où les participants non enseignants officiels étaient ceux qui comprenaient d'emblée notre pédagogie tandis que les scolaires la voyaient directement dans le cadre déformant de la tradition.

Nous trouvons justement dans le numéro d'avril-mai 1951 de *la Voix des Parents*, organe de la Fédération des Associations de Parents d'Elèves des Lycées et Collèges, une très intéressante étude de M. Landucci, président de la société Kodak-Pathé sur : *l'orientation de l'Enseignement dans la société moderne*.

Tout serait à citer de l'argumentation d'un auteur qui ne saurait être suspect mais qui parle en usager et qui nous dit les besoins de la société actuelle, comme les usagers de l'auto imposent aux fabricants les améliorations à apporter à leurs machines.

« La jeunesse qui vient aboutir dans l'industrie y arrive à tous les niveaux de formation et elle y est utilisée dans les activités les plus diverses. De fait, les industries comportent non seulement des services de production et des services techniques, mais également des services commerciaux, administratifs, sociaux, et souvent de recherches, tous services dans lesquels les emplois sont hiérarchisés, c'est-à-dire dans lesquels certains ont des responsabilités de commandement et les autres d'exécution.

C'est cette diversité d'utilisation des hommes qui nous oblige à nous préoccuper de leurs aptitudes et de leur valeur, afin de les affecter aux postes qui peuvent le mieux leur convenir et auxquels ils peuvent le mieux convenir. C'est d'ailleurs ce qui nous permet d'avoir une opinion assez précise sur les qualités et les déficiences de leur formation. »

Et l'auteur présente ainsi le problème de l'éducation des enfants et des jeunes :

« Les observations que nous avons faites nous ont amené à considérer que la formation des jeunes — à quelque niveau qu'ils se placent — doit poursuivre un triple but :

1. Leur donner un certain niveau de connaissances générales et professionnelles suivant leurs aptitudes (ce qui se fait plus ou moins bien actuellement C.F.).
2. Développer chez eux un certain nombre de qualités d'ordre intellectuel, moral et caractériel qui leur font malheureusement trop souvent défaut, et dont l'absence représente pour eux un handicap certain dans la réussite de leur vie ; c'est là une chose que nous constatons journellement (c'est pour ce besoin que nous œuvrons tout particulièrement, C.F.).
3. Eveiller chez eux le désir d'avoir un idéal (nous nous y employons aussi, C.F.) »

L'auteur donne ensuite ses idées sur les moyens pratiques et techniques de parvenir à ces buts. Nous verrons un peu plus loin comment il justifie d'avance nos propres découvertes.

Comment le succès facile des bons élèves

a fait faire fausse route à l'éducation de la masse

Le problème des cancrés

Si pour des raisons extérieures à l'Ecole, votre enfant est particulièrement intelligent pour les choses scolaires ; s'il est exceptionnellement sensible à l'abstraction ; s'il saisit d'emblée une démonstration ; s'il a une excellente

mémoire et un vif désir de connaissances, il peut réussir normalement à l'Ecole traditionnelle telle qu'elle fonctionne, passer sans drame les examens tels qu'ils sont conçus et franchir, en restant dans les moyennes supérieures, les divers degrés de l'Ecole.

Vous sentirez vous-mêmes d'ailleurs, les faiblesses de l'éducation qu'il recevra. Vous verrez que votre enfant, affronté trop tôt à des questions qui ne sont pas de son âge peut être effectivement en avance au point de vue scolaire — ce qui certes n'est pas négligeable — mais en retard pour tout ce qui concerne le comportement dans la vie. Vous essaieriez de réagir peut-être. Ce sera difficile, parce que l'enfant a l'impression de planer dans un monde supérieur et aura tendance à négliger, de ce fait, les autres aspects, plus terre à terre, de la vie. La désadaptation et le déséquilibre seront en marche. Vous pourrez néanmoins être satisfait de la réussite de votre enfant si vous ne considérez que sa paisible situation de fonctionnaire. Vous le serez moins si, par delà cet arrivisme bourgeois vous envisagez l'avenir en l'enfant, de l'homme et du citoyen qu'il devrait être.

« La formation de l'enfant, écrit M. Landucci, ne doit pas se faire uniquement en vue d'une vie professionnelle, mais également en vue de préparer les jeunes à exercer leurs responsabilités civiques et familiales de leur future vie d'adultes... L'instructeur qui ne tente pas de donner une formation morale à ses élèves, en se contentant seulement de leur procurer des connaissances, ne fait pas son devoir. »

Et si même vous considérez que pour ce qui concerne votre enfant, l'Ecole traditionnelle a rempli, partiellement au moins sa mission, ne portez pas tout de suite cette demi-réussite à l'actif de l'Ecole qui abuserait de votre témoignage pour justifier ses piétinements. Ne vous faites pas d'illusion: vos enfants réussiraient aussi bien avec toute autre méthode, ou même sans méthode. Ils sont en mesure, pour réussir, de dépasser brillamment les limitations arbitraires de votre pédagogie. Ce qui sous-entend qu'une bonne pédagogie — et nous nous en préoccupons — leur permettrait une formation efficiente dans tous les domaines.

Heureux les parents qui ont de tels enfants, à condition encore qu'ils sachent les préserver du déséquilibre qui les guette, et qui est le fruit du déséquilibre congénital de l'Ecole. Mais de tels enfants ne constituent aujourd'hui pas plus de 5 % de l'effectif scolaire. Cette proportion étant susceptible bien entendu de s'accroître d'une façon spectaculaire si s'améliorait le milieu dans lequel les enfants amorcent, dès le plus jeune âge, leur tâtonnement expérimental.

Si vos enfants ne bénéficient pas de tels avantages prioritaires — qui peuvent, dans certains cas, devenir des inconvénients; s'ils sont plus techniques et pratiques qu'abstraits; s'ils sont plus attirés — et c'est la majorité des enfants d'aujourd'hui — par les promesses et les possibilités de tous les jours que par les explications des livres; si leur mémoire, rebelle au par cœur, a d'autres formes qui ne sont pas forcément mineures; s'ils se passionnent pour la mécanique, la technique, les sciences sous tous leurs aspects, l'observation, le dessin, la poésie, les recherches historiques, l'Ecole où vous les condamnez n'est point faite pour eux. Ils échoueront inhumainement là où le noyau des « biens doués » réussit brillamment sans fatigue. Et cet échec, prenez-y garde, est d'avance un handicap dont les conséquences peuvent être profondes et incalculables. Le plus grave c'est que, mal aiguillés, ces enfants échoueront de même, par la suite, dans les activités pour lesquelles ils étaient pourtant supérieurement doués. Ils seront des « cancre ». Ils échoueront aux examens, et il vous restera, comme seule ressource de les confier à quelque centre d'apprentissage dont les préoccupations manuelles prématurées et trop exclusives bloqueront tout aussi bien une intelligence qui demandait, pour s'épanouir, d'autres voies et d'autres élans.

Il faut, pour ces enfants — et ils sont la masse de l'effectif scolaire — une

autre pédagogie, d'autres formes de travail, un autre climat ; il leur faut la modernisation de l'enseignement dont nous avons lancé le mot d'ordre.

Mais il faut qu'éducateurs et parents d'élèves prennent conscience de cette réalité, et c'est le grand problème dont nous voudrions aussi débattre :

L'Ecole traditionnelle axée sur une forme d'intelligence qui n'est que l'exception, échoue obligatoirement avec la masse des enfants qui ne peuvent se plier aux normes scolastiques parce qu'ils organisent leur croissance et leur vie selon d'autres normes intellectuelles. Il faut pour cette masse d'enfants une autre forme d'école, avec des techniques différentes de travail, tout à la fois intellectuelles, manuelles, sociales, techniques, affectives, qui mobilisent l'infinité des possibilités de croissance et de conquêtes accrochées au destin des hommes, et parviennent ainsi à tirer de chacun d'eux non point un prototype issu d'un moule, mais la réalisation d'une personnalité capable de remplir sa vie.

Il y faudra, comme pour la production des machines délicates de notre siècle, un cadre nouveau, des outils à la mesure du complexe que nous voulons affronter, une atmosphère différente, un sang nouveau et une grande humanité.

Il faut pourtant que les enfants réussissent aux examens

Bien sûr, les examens sont compris et organisés comme des mots de passe qu'il faut connaître si l'on veut avoir sa place aux divers degrés de notre université. Tant qu'ils existent tels qu'ils sont il faudra nous organiser, bien ou mal, pour que nos enfants puissent les affronter avec succès.

Ce qui ne nous empêche pas — et ce serait même pour nous un devoir urgent — d'essayer de modifier ces examens si les matières qu'ils contrôlent et la manière dont ils les contrôlent sont contraires à nos besoins pédagogiques.

Les examens actuels, de l'entrée en sixième au CEPE et jusqu'aux examens supérieurs sont surtout des contrôles des connaissances acquises, comme si cette acquisition des connaissances était primordiale.

Voyons ce qu'en disent les industriels, par la plume de M. Landucci :

« Si les connaissances des candidats nous intéressent, nous industriels, ce ne sont cependant pas les seuls points que nous considérons lorsqu'un candidat se présente à nous ou qu'il s'agit de pourvoir un poste, car elles ne suffisent pas pour donner sa valeur à un homme. Un homme doit posséder en outre un certain nombre de qualités qui lui permettent d'utiliser ces connaissances au mieux et de s'intégrer dans un milieu de travail.

Les qualités recherchées sont de différents ordres. Elles sont d'ordre intellectuel, moral et caractériel, et leur importance est considérable dans la vie professionnelle. C'est pourquoi nous pensons qu'au même titre que les connaissances, elles devraient être l'objet de l'attention et des efforts des éducateurs, des maîtres et des parents.

Or il ne semble pas qu'elles le soient suffisamment. Certains parents paraissent même en méconnaître complètement l'importance. Ils s'étonnent par la suite de constater qu'avec des diplômes équivalents, ou même supérieurs à ceux de certains de leurs camarades, leurs enfants réussissent moins bien que ceux-ci. La raison en est généralement que les camarades en question possèdent des qualités que n'ont pas leurs enfants...

...Parmi les qualités d'ordre intellectuel qu'il nous paraît indispensable de développer chez les jeunes, il faut noter essentiellement l'esprit d'observation, l'esprit d'analyse et de synthèse, un raisonnement juste, un jugement objectif, une imagination créatrice, la curiosité intellectuelle et le besoin de culture. »

Voilà tracé par le Président de la Société Kodak-Pathé un programme qui est celui-là même de l'Ecole Moderne, ce qui nous est une assurance de plus que nous préparons vraiment nos élèves pour la société de demain avec une efficacité technique, morale et civique qui en fait la supériorité.

Au fur et à mesure que deviendra effectif ce programme, et nous nous y employons — il faudra alors prévoir d'autres examens. Il faudrait même les prévoir avant car ils conditionnent d'une façon à peu près décisive, les pratiques scolaires. Tant que cinq fautes à la dictée du CEPE seront éliminatoires, les instituteurs seront amenés à négliger des disciplines que M. Landucci juge essentielles et feront faire des dictées. Tant que les problèmes auront une si grande importance on fera des problèmes.

Que devraient être ces examens ? Nous nous proposons, en nous référant à ce qui a été fait à l'étranger et notamment en Belgique, d'en étudier les formes possibles sur la base de tests simples, faciles à corriger et qui contrôlèrent un très large éventail de connaissances et d'aptitudes. Ce qui ne nous empêchera pas de voir comment nos brevets pourraient éventuellement être utilisés pour compléter ce contrôle.

Mais une telle réforme, absolument indispensable (le CEPE est encore exactement ce qu'il était au début du siècle) ne pourra intervenir que si, d'abord, éducateurs et parents prennent conscience de la nécessité de cultiver à l'Ecole toutes les formes d'intelligence, toutes les capacités de façon à aborder par des biais multiples cette éducation pour la vie, par la vie.

C'est cela la révolution pédagogique que nous préconisons. Nous en savons les difficultés. Elle s'imposera un jour prochain aux parents, aux éducateurs et à l'Etat.